

## L'ORDI

“Tu devrais demander à Nico : il s’y connaît.” Murmure Patrice, mon voisin, alors que, découragés, nous contemplons l’ordinateur qui ne réagit plus, rappelant, s’il en était encore besoin, que cette chose n’est vraiment qu’une chose, et qu’en l’occurrence, nous la voyons plutôt comme un tas de ferraille.

“Nico ?”

“Oui, c’est un ami de Luc qui habite à quelques pas d’ici. Il y est en ce moment. Il est en train de réparer son ordinateur. Je peux l’appeler, si tu veux.”

“Ouais... si tu penses que ça ne va pas le déranger.”

Patrice téléphone. Nous tuons le temps en savourant une tasse de thé puis arrive le fameux Nico “qui s’y connaît”. Il est grand, mince, élégant et chauve. Il arbore un sourire timide sur un visage d’un ovale parfait, presque féminin.

Patrice fait les présentations. “Nico, Dany, Dany, Nico.”

Nous nous serrons la main. “Nico est chef informaticien pour la branche française d’une multinationale” précise Patrice. Mon cœur se serre : ce type n’est pas exactement le petit réparateur du coin. Pourquoi perdrait-il son temps à venir aider quelqu’un qui n’est que le voisin de l’ami d’un ami ? Ou alors, tel le grand patron du service de chirurgie, il va peut-être me facturer une somme astronomique. Trop tard : attiré comme par un aimant, Nico va s’asseoir devant l’ordinateur. Patrice et moi opérons une retraite stratégique vers le salon. Le temps passe. Je vois les euros défiler dans mon imagination. Je me lève et m’approche de Nico avec autant de précaution qu’un expert en explosifs s’approcherait d’une bombe. Je me racle la gorge : “Ne vous inquiétez pas, Nico. S’il n’y a rien à faire, tant pis. Merci d’avoir essayé.”

“Je ne vais pas me laisser dominer par cette bécane.” Arrive la réponse, plutôt

sèche. J'abandonne la partie et, penaud, retourne tenir compagnie à Patrice. Cinq minutes plus tard, nous entendons le cri de la victoire : “Ça y est !”

Dans les mois qui suivirent, Nico et moi devînmes amis. Après sa première visite, je l'avais invité à venir prendre l'apéritif, car tous les soirs, en revenant de la ville, il traversait mon village pour rentrer chez lui. De plus, ayant remis en route ma « bécane », il avait repoussé avec indignation l'idée que je puisse le dédommager. À sa deuxième visite, il était entré en demandant : “Alors, quel est le problème cette fois ?” Il m'avait fallu deux ou trois secondes pour me rendre compte qu'il parlait de l'ordinateur.

“Mais rien, Nico : rien. L'ordi marche comme un charme.”

“Ça alors ! C'est bien la première fois qu'on m'invite sans me demander un service.”

Ce fut là le déclic d'une véritable amitié. De temps en temps, avant de rentrer chez lui, Nico passait une demi-

heure en ma compagnie. L'étape suivante consista, dans mon cas, à l'inviter, lui et son épouse, à déjeuner chez moi au rythme d'un dimanche par trimestre, en gros. Cela me permit de connaître Audrey. C'était... c'est toujours une femme remarquablement belle : mince, poitrine ferme et minuscule, ventre plat, beau visage aux traits nobles, et cheveux noirs coupés courts. Malgré l'attrance que je ressentis immédiatement pour elle, je jouai l'indifférence et surtout la politesse. La stricte éducation que j'avais reçue m'empêchait de tenter la moindre chose. Il ne s'agissait pas de morale sexuelle, mais simplement loyauté. Je ne voulais pas trahir la confiance que Nico avait placée en moi.

À leur tour, ils m'invitèrent. Nous nous retrouvions ainsi régulièrement chez moi ou chez eux autour d'un bon repas et d'une bonne bouteille.

Un jour, alors qu'il pleuvait à verse, Nico, qui était venu me chercher, me dit :  
"Nous allons entrer par le

garage. Comme ça, nous serons au sec.” En approchant de sa maison, il ouvrit le portail avec une télécommande et gara la voiture directement à l’intérieur.

En descendant, je me trouvais devant un Tancarville sur lequel séchaient trois adorables petits slips blancs. J’imaginai immédiatement la svelte silhouette d’Audrey parée de sous-vêtements conçus pour le corps d’une adolescente, et je dus admettre, avec une pointe de douleur inattendue, que je désirais cette femme encore plus que je ne le pensais.

Un soir, Nico arriva chez moi sans prévenir, ce qui n’était pas dans ses habitudes. Je voyais bien que quelque chose n’allait pas mais je ne m’attendais guère à ce qu’il s’effondre sur le sofa et se mette à pleurer. “Je me dispute de plus en plus souvent avec Audrey” se mit-il à hoqueter entre deux accès de larmes. “Elle ne m’aime plus.”

“Et toi ?” Demandai-je. “Tu l’aimes ?”

“C’est ce qui m’étonne : après vingt ans de mariage, quand elle passe devant moi,

j'ai encore envie de lui mettre la main au cul.”

En dépit de son prosaïsme, cette remarque resterait, pensai-je, l'une des déclarations d'amour les plus sincères que j'eusse jamais entendues. Je le lui dis et cela sembla le calmer un peu. Je ne reçus plus de semblables visites. Tout rentra dans l'ordre, y compris nos invitations réciproques.

Quelques mois plus tard, Nico et Audrey se trouvaient en vacances près de Biarritz. La météo était épouvantable alors que, ironiquement, le reste de la France jouissait d'un temps magnifique. Ils décidèrent donc d'écourter leur séjour. En se dirigeant vers la voiture pour prendre le volant, Nico perdit soudain l'équilibre et se mit à louvoyer comme un ivrogne. “Je conduirai” déclara Audrey “et toi, tu iras voir le docteur dès demain matin.”

Comme il fallait s'y attendre, le toubib parla d'un trouble de l'oreille interne et prescrivit des gouttes. Un mois plus tard, et compte tenu de l'aggravation des

symptômes, on diagnostiqua une tumeur au cerveau. Opération, rémission, chimio, irradiations, rechute, métastases : parcours classique et déprimant de l'acharnement thérapeutique. Encore quelques semaines, et Nico était mort.

J'étais arrivé à l'âge où les membres proches ou éloignés de la famille, les amis, et les vagues connaissances commençaient à disparaître, imprégnant les survivants d'un lourd mélange de tristesse et de résignation. Nico était parti à 57 ans ; lui qui aurait tant voulu, à l'âge de la retraite, traverser les États-Unis en camping-car...

J'étais très partagé sur mon attitude envers une Audrey qui ne versa de larmes, ni pendant la maladie de Nico, ni à son enterrement, ni dans les semaines qui suivirent. J'avais souvent entendu dire que la mort d'un proche, et particulièrement celle d'un conjoint, ne nous atteint pas immédiatement. On reste stoïque, presque insensible à cette tragédie. Ce n'est que plus tard, parfois

beaucoup plus tard, que l'on s'effondre, que l'on pleure et que l'on risque la dépression.

Je revoyais souvent Audrey car c'était elle, maintenant, qui connaissait des ennuis d'informatique. Elle avait toujours compté sur son mari pour ce genre de chose. Elle se trouvait un peu désemparée. Sans, bien sûr, pouvoir prétendre à un niveau de compétence comparable à celui de Nico, je réussis plusieurs fois à résoudre de petits problèmes. Bizarrement, l'informatique nous incitait à continuer nos invitations réciproques : elle venait déjeuner chez moi, et moi chez elle à raison d'une fois par mois environ ; mais il n'y eut jamais, de sa part, la moindre larme, la moindre expression ou admission de tristesse.

Il faut trois ans pour se remettre d'un tel deuil, avais-je souvent entendu dire. Je décidai d'attendre deux ans avant de confier à Audrey la nature de mes sentiments. Je voulais ainsi faire montre de patience, de sensibilité et d'empathie. Un jour de novembre, alors que les vingt-



quatre mois que je m'étais assignés s'étaient presque écoulés, et pendant que nous nous promenions le long de la mer après un déjeuner dominical, je trouvai le courage de lui expliquer calmement que j'étais amoureux d'elle. "Je sais" répondit-elle tout aussi calmement. La marée basse nous envoyait des relents de vase et de sel. Un petit vent froid nous fit relever le col de nos manteaux. Les nuages s'accumulaient. La pluie menaçait. J'imaginai la douceur et la chaleur du corps d'Audrey sous ses habits d'hiver.

"Je me sens un peu coupable" ajoutai-je "car je crois bien que j'étais déjà amoureux avant la mort de Nico." Elle répéta : "Je sais."

"Comment ça, tu le sais ? Je n'ai jamais rien dit ni rien fait qui puisse l'indiquer."

"Je le savais quand même."

Un long silence... Audrey reprit sur le même ton : "Je ne cherche personne. Voilà plus d'un an que je couche avec Justin." Abasourdi, incrédule, je

m'arrêtai et la regardai sans comprendre. J'avais envie de lui crier : "Justin ? Ce lourdaud qui n'a pas lu un livre de sa vie, qui habite encore chez sa maman et qui va régulièrement se saouler au cul de la barrique avec les copains ?" Mais, bouche bée, je ne dis rien. J'étais paralysé et terriblement en colère contre moi-même.

Certes, je n'avais jamais nourri l'arrogance de croire que mes efforts seraient automatiquement couronnés de succès. Malgré tout, je m'étais félicité de la patience et de la délicatesse dont j'avais fait preuve envers une veuve (en principe éplorée) et je pensais que cette patience et cette délicatesse porteraient un jour leurs fruits. Quel imbécile !... quel grand naïf ! Il m'était horriblement douloureux d'admettre que, si rapidement après la mort de Nico, Audrey était allée s'envoyer en l'air avec un autre homme ; et encore plus douloureux de constater que cet homme était un être élémentaire et primitif.

Audrey me toucha légèrement l'avant-bras. "Mon pauvre ami," ajouta-t-elle "tu n'as aucune chance. Jamais je ne pourrais sortir avec quelqu'un qui était l'ami de Nico."

"Ça te rappellerait trop ton mari ?" Demandai-je, la gorge serrée et sentant l'incompréhension et la révolte s'agiter dans ma poitrine comme deux chats sauvages enfournés dans le même sac. "Oui, en un sens" reprit-elle. "Ça me rappellerait trop Nico. Tu vois..." Elle hésita, et me regardant droit dans les yeux, murmura finalement : "Il me battait."